CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

RAPPORT

FAIT

PAR L. S. MERCIER,

AU NOM D'UNE COMMISSION SPÉCIALE,

Sur l'enseignement des langues vivantes.

Séance du 22 Messidor, l'an 4.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

D'après un message du Directoire exécutif par lequel il soumet au Conseil s'il ne conviendroit pas d'établir auprès de chacune des écoles centrales du canton de Paris un professeur de langues vivantes, vous avez nommé une

commiſſion qui m'a chargé de vous faire le rapport ſuivant.

Il contient des vérités, qui, pour être conteſtées par une foule d'hommes à préjugés, n'en triompheront pas moins tôt ou tard, parce qu'elles intéreſſent l'inſtruction publique, qui, mal vue, plus mal organiſée, exigera bientôt les plus grandes réformes, ſous peine de riſée univerſelle

C'étoit bien la peine d'élever une ſtatue à Jean-Jacques Rouſſeau pour n'avoir pas ſu comprendre les premières pages de ſon livre immortel.

Citoyens repréſentans, vous avez été aſſiégés juſqu'à ce jour par tous les préjugés littéraires les plus tenaces, les plus déraiſonnables & les plus indeſtructibles de tous : il vous étoit impoſſible de vous en défendre ; il n'y a que le temps qui puiſſe vaincre l'obſtination de la ſottiſe qui prend le nom de ſcience.

On n'a fait que rebâtir les colléges : on a confondu perpétuellement éducation, enſeignement, inſtrúction ; trois choſes ſi diſtinctes : mais le profeſſorat, ſi l'on n'y prend garde, va remplacer parmi nous le ſacerdoce, & recréer une foule d'hommes à verbiage, à prétentions, à chicane, à misères, largement ſoudoyés & parfaitement inutiles.

Il y a de quoi dilater la rate de vingt Démocrites, & de quoi fournir des tableaux à dix Molières, en voyant ce régiment de profeſſeurs d'entendement humain, de légiſlation, d'hiſtoire, de morale, d'économie politique. Des profeſſeurs, & point de diſciples ! c'eſt que les diſciples pourroient en ce genre ſe dire profeſſeurs, tout comme les profeſſeurs eux-mêmes.

Des profeſſeurs d'hiſtoire (1) ! Eh ! pauvre diſciple, prends un livre & lis. Ton profeſſeur inventera-t-il l'hiſtoire ? un incendie a-t-il ravagé toutes nos bibliothèques ? Les véritables éducateurs ſont les livres.

(1) Liſez la fable des chiens qui veulent boire la rivière.

Economie politique ! légiſlation ! entendement humain ! Encore des profeſſeurs ! ô mon cher Rabelais !

Ces matières-là, qui touchent de ſi près à de profondes obſcurités, ne s'enſeignent point ; l'homme né pour ces connoiſſances s'y élance de lui-même, & la direction en ce genre abâtardit beaucoup plus l'eſprit humain qu'elle ne l'élève.

Or, après tant de profeſſeurs, qui ne ſont au fond que des prédicateurs, comme je me charge de vous le démontrer dans la ſuite, que vous demande-t-on ? Des profeſſeurs de langues vivantes, c'eſt-à-dire de langues étrangères.

Des langues étrangères ! je croyois qu'il n'y avoit plus qu'une langue en Europe, celle des républicains français. Même avant la révolution, notre langue étoit celle de l'Europe ; tous nos livres étoient traduits : voyageurs, nous n'étions étrangers nulle part ; on nous répondoit dans notre propre langue de l'embouchure du Tage à celle de la Newa. La France préludoit à ſes hautes deſtinées par ſes grands écrivains : ceux de nos jours iront auſſi loin que ſes guerriers dans la carrière des conquêtes. Notre langue ne dégénérera point entre les mains d'un peuple libre ; elle n'abaiſſera point ſa ſupériorité, & elle n'aura pas beſoin, nous nous en flattons, d'autres accens que de ceux qu'elle fait entendre, & qui font pâlir au loin toute tyrannie. C'eſt donc à l'étranger qu'il appartient plus que jamais d'apprendre la langue des vainqueurs.

Et quel eſt le peuple voiſin qui ne s'empreſſera d'étudier l'idiôme républicain ? L'hiſtoire de notre révolution ſera néceſſairement ſon premier livre : il y verra en dernière analyſe, & après la lutte la plus terrible, la victoire de la vertu ſur le crime ; il y verra des hommes rares, & qui de part & d'autre, ſoit dans le bien, ſoit dans le mal, n'ont point été médiocres. L'énergie de la ſcélérateſſe a rencontré une autre énergie non moins puiſſante : & ſi Lucain diſoit, *victrix cauſa diis placuit, ſed victa Catoni*, nous, nous pouvons dire : *Malgré tous les dieux ennemis, les Catons ſont*

vainqueurs. Voilà enfin le Français ; montrons-le à l'univers.

D'après le souhait universel depuis si long-temps prononcé qu'il n'y ait qu'une langue en Europe, ne pouvons-nous pas dire, sans trop d'orgueil, que ce soit la nôtre ? & ne pouvons-nous pas ajouter, avec le sentiment légitime de notre dignité, que l'Europe la sache & s'instruise à l'école de nos guerriers & de nos écrivains ?

Qu'avons-nous besoin de la langue efféminée des peuples d'Italie, de la langue des esclaves d'Allemagne ? Je le sais : *Hostium facta non linguæ nocent.* Mais nos richesses littéraires, & sur-tout la régénération de nos idées, nous rendent les idées politiques de nos voisins d'autant plus dangereuses, qu'elles se rapprocheroient plus des nôtres. Vous m'entendez : c'est ainsi que les religions qui se touchent sont les religions les plus irréconciliables.

S'il faut considérer ensuite la demande du Directoire sous le rapport littéraire, plusieurs obstacles se présentent. Il y a quinze à seize langues vivantes en Europe. Auxquelles donnera-t-on la préférence ? faudra-t-il les enseigner toutes ? La plupart de ces langues n'ont point de dictionnaire, encore moins de grammaires. Que fera ensuite un disciple de l'acquisition d'une langue étrangère, s'il n'en a pas la prononciation ? & comment apprendre cette prononciation autrement que sur les lieux où cette langue se parle ?

Une langue morte est fixée, une langue vivante ne l'est point. Comment deviner toutes ces nuances si variées, si changeantes ? Le disciple n'aura que l'ostéologie de l'idiôme ; jamais les formes vivantes propres à la conversation.

Il y a, chez beaucoup de ces peuples, la langue lettrée & la langue populaire : on peut savoir l'une & ignorer l'autre ; les enseigner toutes deux, chose impossible.

La langue du Dante est une autre langue que celle de Métastase. La langue de Klopstoch n'est plus celle de Gessner ; & comme parmi nous Montaigne, Marot & Rabelais ont un autre style que Chaulieu, Dorat & Parny, de même

chez nos voifins cette différence de langage exifte non-feulement de province à province, mais encore de ville à ville; & en Allemagne, l'idiôme change de cercle à cercle, ainfi que la monnoie. Qui m'affurera que le profeffeur ne me donnera point un jargon particulier, au lieu d'un langage déterminé ? & fi, par goût ou par erreur volontaire, il alloit diftribuer à fes difciples un langage furanné, que reviendroit-il à l'étudiant d'entendre *Chaucer*, & de ne pas favoir demander fon chemin en anglais ?

J'aurois dit une grande abfurdité, fi j'avois condamné l'étude des langues vivantes. Que l'on me comprenne bien, je ne condamne que le profefforat de ces langues, parce que je fuis convaincu, par ma propre expérience, qu'une langue ne s'apprend que par les yeux. J'ai été profeffeur, & je foutiens qu'il eft auffi impoffible d'apprendre une langue de la bouche d'un profeffeur public parlant à vingt ou trente difciples, que d'apprendre la pyrotechnie en voyant un feu d'artifice.

Quand un homme de lettres a befoin de favoir une langue, il prend une grammaire dont il lit les fix premières pages, puis un dictionnaire; enfuite il fe jette dans l'idiôme inconnu comme dans une forêt : là, il cherche les iffues en s'orientant; il apprend la langue par les yeux: mais il eft hors d'état en même temps de parler la langue qu'il traduit, parce que l'accent d'une langue eft & fera toujours infaififfable, lorfqu'on n'eft pas au milieu de ceux qui la parlent, & lorfque l'oreille n'eft pas frappée de fes fons journaliers. Prendroit-il, par miracle, l'accent du profeffeur ? L'accent d'un homme n'eft pas encore l'accent d'un peuple.

L'enfeignement d'une langue ne fauroit fe comparer à une expérience phyfique ou chimique, ni même à une démonftration mathématique. Il faut que le difciple s'exerce au maniement perpétuel du dictionnaire, qu'il cherche lui-même fes mots; il faut qu'il pèfe fur les compofés, qu'il y revienne plufieurs fois. On a befoin alors non d'un profeffeur public, mais d'un pédagogue, d'un maître particulier

tout à vous, patient, attentif, zélé, qui vous mène pas à pas, & qui ne vous en laiſſe pas faire un ſeul que le premier ne ſoit bien affermi. Ce n'eſt qu'ainſi que l'on dévore les premières difficultés d'une langue; & ſans la pratique conſtante des échelons, l'on ne ſauroit monter.

C'eſt donc le pédagogue qui fait un métier utile, & le profeſſeur qui pérore dans une chaire n'eſt le plus ſouvent qu'un objet de parade. Environné d'écoliers adultes, & parlant tout ſeul, ne reſſemble-t-il pas parfaitement à ce qu'on appeloit un *prédicateur*? Encore un peu de temps, & l'on ſentira le vide du ſyſtême d'inſtruction publique tel qu'il a été adopté; je crois qu'il étoit difficile d'accumuler plus d'erreurs. Mais c'eſt en répétant avec emphaſe, les *ſciences & les arts étouffés par les Vandales*, que l'on a tué la ſcience, l'art d'enſeigner (1) & l'art de vivre.

Je ne me flatte pas d'être compris de ceux qui ont eu ſans ceſſe ces grands mots à la bouche.

La République françaiſe doit à tous ſes enfans la clef des connoiſſances humaines, c'eſt-à-dire, ſavoir lire, écrire, chiffrer (2), les élémens de l'arpentage & de la géométrie; mais quand l'individu a la clef en main, c'eſt à lui à trouver la ſerrure. La République ne doit à perſonne ni grec, ni latin, ni hébreu, ni métaphyſique, ni hiſtoire, ni géométrie tranſcendante: il y a des livres & des hommes pour ces

---

(1) Si la République vouloit donner un jour un repas à tous les individus de la République, sous prétexte que tous doivent manger, le repas à coup sûr seroit un chaos détestable. Eh bien! appliquez l'image à l'instruction publique; la comparaison n'est pas toute aussi fausse qu'elle pourroit le paroître au premier coup-d'œil.

Eh! dit Rabelais, *laissez-nous mâcher chacun avec nos molaires.* Voyez son chapitre des *mâcheurs.*

(2) Rappelez les *frères ignorantins*, ai-je toujours dit, et mettez-les à la place de vos professeurs; mais l'on ne m'a pas compris.

L'instruction ne pourra jamais bien aller qu'à l'aide de plusieurs *instituts* ou sociétés semblables à celles des *frères ignorantins* et des *pères de l'Oratoire.*

connoiſſances ; & c'eſt le refrain éternel de la folie de crier au vandaliſme parce que l'on a mutilé des monumens périſſables. La foule des hommes propres à inſtruire la jeuneſſe, loin d'être éteinte, eſt plus nombreuſe que jamais ; mais ces hommes-là ſont indépendans, & ne veulent point ſe ſoumettre à de pédanteſques idées.

Voulez-vous que la France poſsède une littérature vraiment grande, vraiment neuve, vraiment originale ? citoyens légiſlateurs, abandonnez-la à elle-même. La plus grande erreur du gouvernement eſt de vouloir tout gouverner. Voulez-vous que l'inſtruction publique faſſe les plus grands progrès ? protégez-la, mais ne la ſoudoyez pas : favoriſez les inſtituteurs de toute eſpèce, mais que la République ne les ſalarie point (1) ; récompenſez les travaux, mais ne donnez point de places : car on court après les places, & les profeſſeurs oiſeux & bavards ſont les hommes oiſifs, qui reſtent toujours médiocres.

Ces arts de luxe, ces arts de convention, ces arts brillants ou de goût ne feront dès-lors cultivés que par ceux qui y ſont pouſſés par un génie irréſiſtible, gage de leurs ſuccès. La littérature eſt déja par elle-même une coupe aſſez enivrante pour qu'on n'y appelle pas indifféremment ceux qui ne ſont pas nés pour y porter les lèvres. Le goût de la littérature a fait une foule d'infortunés. Il faut reſſerrer le troupeau des littérateurs au lieu de l'étendre, & je le dis hautement pour l'intérêt de la République.

Des études ſuperficielles de quelques poètes & de quelques orateurs ont engendré cette horde de folliculaires libelliſtes, qui, comme les ſauterelles de l'Egypte, ont mis en putréfaction la récolte entière. Il ne reſte plus pour les punir qu'à les enhardir à écrire, à écrire encore, afin qu'ils achèvent de tomber dans toute la profondeur du mépris où

---

(1) Voyez l'institution du *Lycée des arts*. Douze établissemens de cette espèce, répandus en France, feroient plus de bien que toutes les écoles centrales.

ils ne ſont pas encore tout-à-fait parvenus comme en Angleterre.

Eh ! plût à Dieu qu'à la place de ces peintres, de ces ſtatuaires, de ces décorateurs, graveurs, de ces verſificateurs, de ces folliculaires, de tous ces gratte-papiers, gratte-toiles, gratte-pierres, gratte-métaux, que l'on a trop encouragés, nous euſſions des gratte-terres, c'eſt-à-dire, des jardiniers, des botaniſtes, des phyſiciens-cultivateurs, des hortologiſtes béchant le potager, & plantant légumes nouveaux & arbres fruitiers ! Oh ! la belle toile pour exercer ſon imagination, & y répandre les beſtiaux qui reverdiſſent les pâturages, & qui vivifient les campagnes ! Oh ! la belle églogue ! Oh ! la pompeuſe idylle ! Et puiſqu'on parle tant des Grecs, qu'on ſe rappelle donc que leurs ſalles d'étude étoient toutes dans les campagnes.

Oh ! quand nous ſera t-il permis de hâter les progrès de l'eſprit humain, en ſongeant plus au beſoin de nos neveux qu'aux idées de nos ancètres !

L'inſtruction publique eſt un beau fantôme qui en impoſe de loin ; de près elle n'a point de réalité : c'eſt qu'il n'y a que l'inſtruction particulière ou domeſtique qui grave ſur les cerveaux en traits durables. Comme les eſprits ſont inégaux, la même leçon, la même manière d'enſeigner ne peut ſervir à tous. Dans toute école publique une lacune ne ſe répare point. Deux ou trois ſujets privilégiés ou favoriſés profitent, & le troupeau ſe traîne. L'on n'apprend bien que ce que l'on apprend par ſoi-même & avec quelque peine ; & dans toute ſcience, dans tout art, ſi vous n'avez à côté de vous ou le pédagogue, ou l'inſtituteur, ou le précepteur, ou l'ami zélé (1), vous ne ferez rien. Enſeigner,

(1) Il n'y a point de femme spirituelle qui n'apprenne l'italien en quatre mois *sans aller en classe.* Les langues s'apprennent presque de la même manière que l'on apprend les échecs et les jeux de cartes ; il est inutile d'appeler la République et les fonds de la République pour ces misères-là.

c'eſt un métier, & le pédagogue fera toujours en trois mois ce que le profeſſeur ne fera point en dix-huit.

Chaſſez tous les profeſſeurs publics, ſi vous voulez qu'il y ait réellement en France de l'enſeignement; protégez tous les établiſſemens pédagogiques de cette eſpèce, & ſurtout *les penſionnats*, où l'on peut ſuivre tout à-la-fois l'enſeignement, l'inſtruction : l'éducation; trois choſes qui ne peuvent être ſéparées; qui, bien unies, ſont admirables; qui ne l'étant pas, ſont, moralement parlant, mortelles à l'homme. Et faut-il que je vous répète ici le livre le plus utile qui ait été écrit dans notre langue, l'*Emile de Rouſſeau*? Quoi ! les baſes de cet admirable ouvrage ſont déjà oubliées ou méconnues, & l'on noircit des rames de papier (*), tandis que la verité eſt là & n'eſt que là !

Rouſſeau veut que l'inſtituteur ſoit l'ami de ſon élève; cela veut dire qu'il ne ſoit jamais payé par un gouvernement quelconque : première & indiſpenſable condition. Méditez donc, éternels phraſiers.

Chaſſez les profeſſeurs publics, & ouvrez les *penſionnats*, que vous ſurveillerez. Mettez en honneur la *pédagogie*, car il n'y a qu'elle qui ſoit vraiment utile. Le profeſſorat vous trompera toujours, tandis que la réunion d'honnêtes pédagogues qui ne feront point les académiciens, vous formera de bons élèves. Donnez, donnez la *clef* à *tous*, & regardez en pitié ceux qui vous parlent ſans ceſſe du jeu de la *ſerrure*, & qui ne ſavent point forger la *clef*.

Je le répète avec le ſentiment de la plus intime conviction, & pour l'honneur & le bonheur de mon pays, un profeſſeur payé par le gouvernement ſera preſque toujours un profeſſeur plus ou moins négligent, plus ou moins detaché de ſes devoirs; & s'il veut briller, il devient plus mauvais encore.

Qu'il ait du zèle, qu'il n'en ait point, ſon ſalaire ne ſera-t-il pas toujours le même? Qu'il réuſſiſſe, qu'il ne

(*) Il y a long-temps que je veux donner au public la *Complainte d'un papier blanc*.

réussisse pas, cela devient à peu près égal; il a fait sa classe; il a parlé tant d'heures.

Si ses disciples ne savent rien ou peu de chose au bout de l'année, c'est leur faute & non la sienne. Il vous offrira un athlète en fait de mémoire qu'il aura bourré, & il se fera applaudir en ouvrant l'écluse de sa bouche. J'entends d'ici la cataracte; encore, s'il l'avoit rendu muet & écoutant!

Il n'y aura de véritables professeurs en aucun genre que ceux qui seront payés par leurs élèves selon leur mérite, & surveillés par les parens des élèves, qui jugeront des progrès du disciple, & qui alors honoreront plus ou moins le maître. Pour tout homme qui a médité sur ces matières, le professorat n'est qu'une stérile décoration, & les professeurs des ornemens futiles d'ostentation publique. Je n'envisage ici que les professeurs de langues, de littérature & de beaux arts; car en fait de physique, de chimie, d'histoire naturelle, c'est autre chose.

Je compte donner à ces idées le plus grand développement. Les préjugés font encore résistance: mais l'expérience confirmera bientôt ma théorie; & quand le sage a affaire aux insensés, il ne lui faut qu'attendre.

Le philosophe est le plus souvent comme le maître à chanter: il faut qu'il répète mot à mot la gamme au premier arrivant. J'avois cru de bonne foi en entrant au comité d'instruction publique qu'on y avoit lu le livre de Rousseau; mais il y fut déclaré un beau jour qu'on enleveroit aux pères & mères tous leurs enfans pour les endoctriner par des professeurs de droit public. Je me gardai bien de combattre cette haute conception.

Si je combats celle du Directoire, c'est qu'il a été mu par un zèle pur; c'est qu'il a oublié qu'il y avoit assez de livres & d'hommes pour l'espèce d'enseignement qu'il desire; c'est qu'il sentira, dès qu'il y aura réfléchi, que la pédagogie offrira des ressources sans nombre à une foule de maîtres qui ne coûteront rien à l'état, & qui feront mieux que les profes-

ſeurs. Qu'il les appelle, qu'il les invite, ces maîtres, & il en trouvera pour remplir ſon but; qu'il ſe perſuade ſur-tout que les ſciences & les arts vont tout ſeuls, & que ce ſont les lois qu'on veut leur imprimer qui les font diſparoître; qu'il ne faut point ſalarier, mais laiſſer faire chacun, & encourager d'après les premiers ſuccès : voilà tout le ſecret; mais cela eſt ſi ſimple !

Que ceux donc qui voudront ſavoir les langues anciennes les achètent; que ceux qui voudront ſavoir les langues vivantes, voyagent chez les nations qui les parlent. Je ne connois pas de moyen plus prompt, plus sûr, & même plus économique.

Voyager n'eſt pas s'expatrier : en trois mois ils apprendront plus qu'ils ne le feroient ici en deux années. D'ailleurs, le régiment de profeſſeurs qui tend chaque jour à s'augmenter, ſongez-y, citoyens-légiſlateurs, eſt payé par des ſous additionnels : le peuple doit-il payer l'apprentiſſage des amateurs de la littérature étrangère ?

C'eſt un grand plaiſir que d'entendre Milton, le Taſſe, le Camoëns, Lopez de Vega, Cervantes, Klopſtock & Wieland; c'eſt une volupté profonde ſans doute que de lire les poètes hollandais & les poëtes ruſſes : mais que ceux qui veulent avoir ce plaiſir l'achètent. La République n'a pas beſoin de ſe mêler de ces jouiſſances-là (1).

Votre commiſſion, d'après ces conſidérations, eſt d'avis qu'il n'y a pas lieu à délibérer ſur le meſſage du Directoire exécutif.

---

(1) On ignore donc qu'il y a à Paris un bureau où l'on entreprend la traduction des ouvrages étrangers, et que ce travail presque méchanique se fait sans tant d'emphase, et toujours au contentement des intéressés. Payez, et vous trouverez à Paris des gens qui vous déchiffreront toutes les langues de l'univers : c'est un jeu d'enfant pour plusieurs.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Thermidor, an 4.